

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Jean-Marie BOITZY

La fascination du mal

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1966, tome 64, p. 110-114

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

La fascination du mal

Le jeune homme qui a découvert sa propre vie règle ses moyens afin d'atteindre à la générosité que lui impose son choix. Le labeur spirituel commence avec ce choix et ne s'achève jamais, puisque la grâce couronnant la nature exige une entière conversion à Dieu.

Or, dans le temps même où la raison se développe et se forme, elle pourrait incliner vers la fin perçue, si elle n'était obscurcie par les passions ou même ballottée et parfois anéantie par les vices. L'enfant ou l'adolescent, à qui nul défaut n'échappe chez les autres et qui prend gloire à découvrir les travers et les faiblesses de ses maîtres, ne se soucie guère des siens. C'est même souvent dès la première adolescence que des jeunes gens affichent une vertu opposée à tel vice qui fait le fond de leur caractère et qu'ils masquent plutôt qu'ils n'essayent de le détruire. Mélange étrange d'une perception morale et de corruption : l'exquis se joint parfois à la bravade et même à une certaine canaillerie.

Accepter des doctrines qui nient le péché et l'existence du mal, vouloir que la nature humaine nous porte d'elle-même au progrès continu et au bonheur va contre les expériences de la jeunesse. Au premier examen, apparaissent des instincts, des tendances qui inclinent au mal. Le cœur s'est attaché à d'innombrables idoles.

L'idéal de justice n'est pas mort pour autant. L'image de Dieu brille au fond de l'âme. La liberté reste, et donc aussi la possibilité de se déterminer au bien...

Toutefois, la marche vers la perfection rencontre les tristes suites d'un héritage maudit : la malice originelle, la colère, l'ignorance. Tout ce qui flatte les sens, l'ambition et l'orgueil, attire plus que l'ordre naturel et plus que l'effort exigé pour l'union à Dieu.

C'est ainsi que le jeune homme conçoit la nécessité de s'opposer à la concupiscence ou de fuir l'attrait des biens sensibles, temporels, dans lesquels il découvre les causes de ses déviations et de ses péchés. En effet, l'omission ou l'acte deviennent tous deux mauvais, dès qu'ils s'opposent au bien de Dieu, au bien du prochain, au bien de l'homme.

Depuis l'état de chute, il y a chez l'homme instance à réparer son mal et à parer à de nouveaux dangers. Soigner les blessures n'est pas seulement précaution contre l'infection progressive, — la menace des péchés actuels —, mais récupération des forces. Au printemps, le jardinier élague ses arbres, les dépouille des parasites et des mousses. Dans le spirituel, il s'agit de l'éloignement des créatures non profitables à la montée de l'esprit, du retour de l'intelligence au vrai absolu et de la volonté au bien, comme dans l'état d'intégrité.

L'orgueil ou l'amour-propre et toutes ses complaisances, ses ambitions d'honneur et de puissance, la hauteur dédaigneuse, allant jusqu'à la plus folle présomption ou sombrant dans la jactance et la ridicule vanité, brisent les échos des plus récentes humiliations elles-mêmes. S. Jean de la Croix n'hésite pas à dire que certains peuvent être assez vains pour se considérer comme les seuls gens de bien, blâmant tous les autres et les flétrissant, afin de mieux s'élever au-dessus d'eux. Ils sentent le besoin irrésistible de se faire apprécier et de voir divulguer leurs succès. Il se peut même que, sûrs de soi et gonflés par l'avantage, ils n'attendent de satisfaction que de leurs futures réussites et de celles qu'ils se préparent dans leurs rêves.

Parce que l'humilité est absente de tels esprits, ils ne cherchent pas à éviter les illusions et reçoivent avec un plaisir extrême les éloges et les flatteries. Une âme tyrannique monte en eux et, loin de faire disparaître le nom et la personne dans leurs œuvres, ils tiennent au monopole des idées justes et des initiatives, ne dédaignant pas de s'attaquer à quiconque affirmerait une concurrence dans le bien.

Un sentiment voisin, celui de la tristesse devant le bien ou les avantages du prochain, naît au cœur du jaloux. Trouver chez autrui des avantages matériels ou spirituels,

découvrir qu'on entoure de louanges un étranger, afflige l'envieux, soucieux d'être le préféré de tous. D'où, l'on devine que sera vite franchi le pas conduisant au dénigrement systématique, à la rivalité, à la discorde, à la calomnie, à la haine.

Le vice diabolique, — « c'est par l'envie du diable que la mort est entrée dans le monde » (Sag. II, 24) —, se distingue facilement d'une juste indignation contre l'erreur et l'homme arrogant, se distingue aussi d'une saine émulation dans le bien. Le constitutif de l'envie est toujours une souffrance induite devant les qualités, les heureuses réalisations d'autrui. Cette amertume provoque les rivalités stupides, et ne comporte jamais autant de jouissances que dans l'humiliation des rivaux.

Si à ces sentiments venait s'ajouter celui de la colère issue du mécontentement et de l'impatience à recevoir satisfaction, l'abîme paraîtrait sans fond. Abîme d'aigreur, de vengeance, d'incontrôlable susceptibilité. L'irascible qui constate les défauts du prochain peut s'indigner, aspirer au rôle de justicier. Ses actes de violence voudraient, semble-t-il, parfois du moins, la vraie justice, mais par des moyens trop rapides... Le colérique manque de l'humilité nécessaire à découvrir la perfection. L'homme qui ne se possède plus refuse les circonstances atténuantes, oublie la responsabilité personnelle pour n'avoir devant lui que l'ennemi et l'inimitié.

Dans le monde, tel, qui passe des ressentiments personnels ou familiaux à la polémique, à la provocation, peut allumer l'incendie. Les dernières guerres nous en donnent l'exemple.

On est tenté, en présence de maux si graves, de regarder la luxure et les fautes charnelles comme peccadilles.

La luxure peut résulter, matériellement du moins, d'une faiblesse naturelle, d'ordre physique, d'une complexion délicate, d'une émotivité conduisant aux défaillances de l'ordre sensible, — et parfois sensuel, surtout lorsque le démon y mêle ses tracasseries —. La seule peur des révoltes de la chair peut se transformer en excitation. Certaines amitiés d'abord honnêtes, avant que de conduire à la désaffection du devoir et de Dieu, passent d'abord par une crise de sensualité.

Le vice charnel reste donc, lui aussi, un danger grave. Il brûle à l'intérieur du corps et si celui-ci a peu d'influence bonne sur l'âme, n'étant que son instrument, il peut souffrir de tous les écarts de l'esprit. Une conversation, une lecture, tout, de la moindre pensée au désir en marche, devient son complice. En empoisonnant les corps, la luxure prépare la corruption des âmes et des foules elles-mêmes.

A ce mal si communément répandu, s'adjoignent souvent les excitations de la gourmandise. L'alcool, l'intempérance sous toutes ses formes, livrent les groupes et les masses à la recherche des satisfactions gastronomiques et à l'atmosphère des salles bruyantes. Au gaspillage de temps et d'argent, s'ajoute souvent, chez de tout jeunes gens, une ruine physique précoce. Des abus, des excès fréquents s'accompagnent nécessairement de déchéances.

Mais il me paraît bon de signaler aussi que, au fur et à mesure du progrès de l'intelligence ou de la vie spirituelle, après une conversion par exemple, la gourmandise du boire et du manger répugne parce que trop grossière, et que l'on peut voir des gens « spiritualisant » la gourmandise, si je puis dire, en ne gardant que le souvenir des voluptés anciennes.

La recherche d'une douceur sensible peut aussi passer à l'excès contraire au point de faire trouver dans les austérités multipliées, immodérées, un attrait inverse répendant à une inclination fixe.

Au point de vue spirituel, les efforts s'écartent de la recherche de l'humilité et de la crainte de Dieu, courent vers les consolations égoïstes, au détriment de la vraie louange de Dieu ou de la recherche de la vérité.

C'est ce qui nous fait établir une parenté entre gourmandise et paresse qui, elle, se confond avec la peur de l'effort mais donne aussi ses faveurs à la tranquillité. Les paresseux trouvent des difficultés partout : « le chemin des paresseux est comme une haie d'épines. » (Prov. XV.) Hélas ! devoir travailler... Ou bien préférer le repos à la recherche d'une perfection. Les pratiques d'investigation dans le savoir comme les pratiques d'exercices spirituels arrachent à la douce indolence et n'apportent pas de satisfaction au goût sensible. C'est son penchant à ce

qu'il croit être le calme d'une vie tranquille, et donc honnête (!) qui rend le paresseux conforme à un idéal de paix. La peine, les croix, ne lui apparaissent que sources d'eau trouble : la voie étroite, apanage des violents !

Reste ce défaut dont personne ne s'accuse, l'avarice, et qui, pour autant qu'on ne le limite pas au seul amour désordonné de l'argent, exprime, en résumé, la somme des bassesses humaines. Dans sa vileté de cœur, l'avare se dérobe à l'inquiétude normale de l'esprit qui doit être recherche de la vérité, recherche de la fin. Le détachement étant rendu impossible par la perversion des appétits intellectuels et affectifs, l'avare reste dans l'oubli de Dieu. La fièvre qu'il a d'autres biens, il la témoigne dans la douleur qu'il a de les perdre.

Ainsi donc, dans la sincérité de l'âme, chacun peut reconnaître en son défaut dominant le poids de la défaillance originelle. Celle-ci nous marque même à ce point que l'ignorance n'effraie pas et que la paresse ou la sensualité ne manquent pas d'être cultivées.

Avant de pouvoir incliner une intelligence vers la vérité, vers la recherche scientifique, avant d'éduquer cette intelligence et de la conduire à un jugement clair, il faut avoir connaissance des sources d'où découlent nos vices, nos infirmités, nos défaillances. Il n'y aura d'ailleurs pas de progrès solides sans l'extirpation radicale des défauts et des habitudes vicieuses. Ce qui ne veut pas dire qu'il y ait dans la nature humaine déviation totale du bien et invincible sollicitation au péché.

L'homme reste libre tant qu'il n'a pas perdu la raison. Les suites de la chute originelle et, très souvent, les conséquences des fautes personnelles diminuent la liberté sans l'enlever. Mais, chaque homme peut aussi en conclure à l'incapacité où il se trouve de triompher de certaines inclinations, livré à lui seul, sans le secours de la grâce. Avec S. François de Sales, j'ajoute : « la nature a fourni plus de lumière pour faire entendre combien Dieu était offensé par le péché, que de chaleur pour exciter le repentir à la réparation de l'offense ».

Jean-Marie BOITZY